

Une écriture fondée sur l'expérience

Carlo Varotti

1. Le binôme lecture/expérience

Les commentateurs ont relevé plus d'une fois le fait que Machiavel, dans la Dédicace du *Prince* ne cherche pas trop à dissimuler derrière l'affirmation topique de modestie, de mise dans une page de ce genre, la conscience orgueilleuse de sa propre valeur. Si le cadeau (le « petit cadeau » selon les termes conclusifs de la Dédicace) avec lequel le Secrétaire de jadis s'apprête à rencontrer Laurent de Médicis est au fond un « petit volume » (apparemment moins précieux que ces « chevaux, armes, draps d'or, pierres précieuses et semblables ornements » qui constituent les cadeaux habituellement offerts aux princes), c'est justement dans cette brièveté, dans sa nature de « petit volume » que réside la valeur du cadeau. Ce petit livre est l'abrégé d'un savoir complexe, acquis au travers d'un long parcours de réflexion et de ré-élaboration : la brièveté du manuel est inversement proportionnelle à la « longueur » et à l'importance de la peine qui ont caractérisé sa gestation : « ... je n'ai trouvé parmi mes meubles, aucune chose qui me soit plus chère et que j'estime autant que la connaissance des actions des hommes grands, apprise par moi avec une *longue expérience* des choses modernes et une *continuelle lecture* des antiques ; les ayant avec une *grande diligence* repassées et examinées *longuement*, et les ayant maintenant recueillies en un *petit volume*, je les envoie à votre Magnificence »¹.

Arrêtons-nous sur les adjectifs, avant de nous intéresser aux noms et aux concepts. La « longue expérience », la « continuelle lecture », les choses « avec une grande diligence repassées et examinées longuement » : il est dit, avec une clarté indéniable qu'il y a, derrière le petit nombre de pages qui composent *Le Prince* un travail long et difficile.

1. Machiavel, *Le Prince*, Dédicace (nos italiques), p. 6 Capata/109 Bec.

Du reste, dans cette même page inaugurale apparaît la mention du travail du cartographe, qui exige de se placer en des lieux bas pour observer la forme des montagnes, et de se placer en des lieux élevés pour observer la forme des plaines¹. Si l'image suggère l'idée d'une modification de la perspective comme condition d'une observation efficace des phénomènes (quelque chose qui relève donc, de nouveau, de l'orgueilleuse affirmation d'originalité), la métaphore du cartographe a aussi une autre valeur ajoutée, qui ne pouvait échapper à Machiavel. Dessiner les cartes signifie inscrire dans un petit espace la connaissance étendue du pays : réduire l'inassimilable complexité des choses envisagées grandeur nature à quelque chose d'ordonné et de restreint, offert par conséquent à l'immédiate appréhension d'un regard synthétique. Dessiner une carte signifie en somme saisir la nature essentielle (les lignes structurales) qui caractérisent un espace qu'on ne peut autrement dominer du regard. Nous sommes en résumé face à une opération qui, encore une fois, nous reconduit à l'idée d'une complexité et d'une ampleur réduites à des dimensions contrôlables. L'opération ici menée (pour demeurer dans le champ des métaphores « géographiques » qui vient d'être mentionné) n'est pas différente du point de vue épistémologique de celle que Machiavel dit appeler de ses vœux au chapitre XIV du *Prince*. Dans celui-ci, il conseille au prince non seulement de se doter d'armes propres (c'est-à-dire qui ne soient pas mercenaires) et d'acquérir une solide compétence militaire, mais aussi de développer une connaissance approfondie de la « nature des sites et connaître comment se dressent les monts, comment s'ouvrent les vallées, comment s'étendent les plaines, et comprendre la nature des fleuves et des marais »². Autrement dit, il s'agit de transformer l'observation directe des lieux en une compétence technico-scientifique, qui permette de connaître non seulement les phénomènes singuliers, mais aussi la « nature des sites », les constantes géologiques et topographiques des pays.

Que le savoir politique résumé de manière quintessentielle dans le petit livre soit par ailleurs le fruit d'une coopération à égalité entre lecture (« *lectio* ») et expérience est une indication méthodologique trop importante pour que nous ne la signalions pas, bien qu'elle soit très connue. Elle est si importante, du reste, que Machiavel la reprend en des termes quasiment identiques dans la dédicace des *Discours*³.

1. Machiavel : « et je ne veux pas que l'on impute à la présomption qu'un homme de bas et infime état ait la hardiesse d'examiner les gouvernements des princes et de leur donner des règles ; en effet, de même que ceux qui dessinent les pays se placent en bas, dans la plaine, pour considérer la nature des monts et des lieux élevés, et que, pour considérer celle des lieux d'en bas, ils se placent haut sur les monts, semblablement, pour connaître bien la nature des peuples, il faut être prince, et pour connaître bien celle des princes, il convient d'être du peuple », *ibid.*; p. 6/110.

2. Machiavel, *Le Prince*, XIV ; p. 32/147.

3. Machiavel : « car j'ai dit dans cet ouvrage tout ce que je sais et ce que j'ai appris des choses du monde par une longue pratique et une lecture assidue », in : *Discours*, p. 56/185.

Le nœud expérience/lecture, souligné par Machiavel dans des endroits aussi importants que sont les dédicaces des deux ouvrages majeurs, se comprend du reste selon deux significations. En premier lieu, celui-ci désigne le binôme indissoluble entre expérience et réflexion théorique. De ce point de vue, l'orgueil de l'auteur du *Prince*, évoqué ci-dessus, entend mettre l'accent sur une opération qui a évité l'écueil de l'empirisme à bon marché, non moins que celui de l'abstraction vide, qui ne se nourrit pas d'une constante confrontation avec la nature difficile et résistante des choses.

Le nœud expérience/lecture signale aussi de manière évidente le caractère indissoluble du binôme formé par la connaissance du monde contemporain (les compétences techniques de l'homme politique qui a observé le fonctionnement concret des institutions politico-militaires des états de son temps) et par la connaissance de l'histoire. C'est même l'étroite articulation entre « les choses modernes » et « les choses antiques » qui conduit au cœur du laboratoire de la pensée machiavélienne. Si la théorisation de la politique consiste en réalité à identifier les constantes de l'action humaine, à établir les « règles » qui permettent d'appréhender les développements probables des situations, une opération de ce genre ne peut se réaliser qu'à travers des processus de reconstruction théorique. C'est-à-dire que la théorisation ainsi tentée implique de soumettre les événements à un mouvement interprétatif de ré-élaboration en adossant le jugement à un cadre temporel élargi. Dans celui-ci, les facteurs singuliers en jeu deviennent significatifs à la lumière des liens logiques et causaux, que seule une perspective chronologique élargie (la connaissance de l'issue des actions) rend visibles.

L'approche de l'histoire antique par Machiavel se fait selon cette modalité. De ce point de vue, le fait même d'aborder les ouvrages de l'historiographie classique s'apparente à une sorte de dilatation de l'expérience : un enrichissement du bagage des données factuelles, des signes du réel, à partir desquels mener les opérations d'interprétation et de vérification qui permettent l'identification de règles. Expérience et lecture sont ainsi des éléments complémentaires, indissolublement liés dans la production d'un champ de phénomènes à partir duquel élaborer une théorie de la politique.

De là dérive l'approche de l'historiographie classique par Machiavel qui non seulement le préserve d'une attitude contemplative et purement hédoniste (cette incapacité de traduire l'histoire en science politique, qui fait l'objet de la polémique anti-humaniste dans le prologue des *Discours*)¹, mais évite aussi que les actions des anciens ne deviennent les monuments figés d'une histoire exemplaire. Monde contemporain et monde antique ne constituent pas en ce

1. Machiavel fait allusion à « l'absence d'une véritable connaissance de l'histoire, indispensable pour en tirer le sens et en goûter la saveur. Aussi nombre de ceux qui la lisent prennent-ils plaisir à apprendre la diversité des événements qu'elle contient, sans penser autrement à les imiter... », *Discours*, I, Prologue, p. 56/188.

sens simplement les deux canaux du savoir politique, mais le critère fondateur d'une méthode dont la force, la grande capacité interprétative (qui parvient à l'essence des choses) repose précisément sur le continuel passage entre le fait antique et l'événement moderne. C'est presque un jeu réciproque de sollicitations qui met en mouvement un processus herméneutique croisé (un procédé qui trouvera à s'exercer dans les grands traités machiavéliens, les *Discours* et *L'Art de la guerre* plus encore que dans *Le Prince*).

Cependant, si nous voulons remonter à la préhistoire de la « méthode » machiavélienne, il ne fait aucun doute que le lien unissant lecture et expérience (ou, si l'on veut, les choses antiques et les choses modernes) apparaît pour la première fois noué et théorisé de manière embryonnaire dans un écrit de 1503, connu sous le titre *Del modo di trattare i popoli della Valdichiana ribellati* (titre qui lui a été conféré par ceux qui l'ont, les premiers, retranscrit : on a perdu trace du manuscrit autographe dès la seconde moitié du XVI^e siècle)¹. Une bonne partie de cet écrit (qui nous est parvenu mutilé tant au début qu'à la fin) est la traduction et l'analyse détaillées d'un passage d'*Ab Urbe condita* de Tite-Live (livre VIII, chapitres 13 et 14), dans lequel il est question du traitement réservé aux cités latines qui se sont rebellées contre Rome (340-338 av. J.-C.). Face à la situation contemporaine (comment se conduire dans la confrontation avec les communautés du Val di Chiana et de la cité d'Arezzo, qui se sont rebellées contre Florence au cours de l'été 1502), l'attitude romaine sert, en la forçant un peu, d'*exemplum*. Nous rencontrons ici la première formulation d'une posture polémique, fréquente chez Machiavel dans les écrits de la maturité. L'opposition tranchée entre la faiblesse politique de Florence, ses atermoiements, et le modèle « vertueux » (actif, créatif et victorieux) de la Rome antique se trouve efficacement représentée dans l'expression des « voies moyennes ». Celle-ci désigne tout à la fois les incertitudes et l'irrésolution d'une politique qui fut autant évitée des Romains que poursuivie avec opiniâtreté par les classes dirigeantes florentines². Mais ce qui intéresse notre analyse dans cet écrit est la précoce théorisation du rôle de l'histoire comme guide efficace de la science politique : « j'ai entendu dire que l'histoire est la maîtresse de nos actions et surtout de celles des princes ; le monde a toujours été pareillement habité par des

1. Pour le texte et sa tradition, ainsi que pour les circonstances de sa rédaction, cf. J.J. Marchand, in : J.J. Marchand, D. Fachard, G. Masi (dir.), *N. Machiavelli, L'Arte della guerra. Scritti politici minori*, Rome, Salerno editrice, 2001, pp. 458-465.

2. Le passage de Tite-Live analysé dans l'écrit de jeunesse est repris, dans des termes qui ne diffèrent pas de celui-ci, dans un chapitre des *Discours* (II, 23), dans lequel le critère de conduite essentiel adopté par les Romains contre les Latins (« ainsi jugèrent-ils néfaste toute autre voie moyenne que l'on aurait pu prendre », *De la manière de traiter les populations du Val di Chiana révoltées*, p. 381/34) transparait déjà dans le titre du « discours » comme une norme générale (« Les Romains, lorsqu'ils devaient juger leurs sujets dans une occasion importante, fuyaient les demi-mesures », p. 181/345).

hommes qui ont toujours eu les mêmes passions »¹. Dans cet écrit de jeunesse, le passage de l'*exemplum* antique à la conduite moderne n'est pas dénué d'une certaine rigidité, qui tend à faire par moments des Romains un modèle immobile et quasi monumental de perfection². Toutefois, on y perçoit une conception qui ne réduit pas l'histoire à être un guide général de l'action, mais l'envisage comme un instrument d'enquête sur les raisons profondes de l'action politique. De cette orientation témoigne le « postulat de l'uniformité », qui porte non sur les situations concrètes, mais sur les facteurs qui motivent l'action humaine (c'est-à-dire les « passions »).

Mais l'importance de cette théorisation est d'autant plus grande qu'elle s'inscrit dans un écrit au sein duquel la tendance à la technicisation du langage de la politique³ s'étend aussi à un terme comme celui d'« expérience ». Pour la première fois, celui-ci apparaît doté d'une signification méthodologique particulière. « Expérience » acquiert en fait le sens spécifique de contrôle ou de preuve. Ce terme désigne l'ensemble des événements et des données observables qui peuvent en même temps servir à vérifier une prémisse théorique (ainsi, dans ce cas, la loi politique qui déconseille la « voie moyenne »). Il indique aussi la série significative des données qui fournit la matière à partir de laquelle énoncer des normes pratiques de conduite. Ce double sens est bien présent dans la suite du texte, lorsque Machiavel écrit qu'« on en fit l'expérience en 1498, alors que la ville ne s'était pas encore révoltée et que l'on n'avait pas encore sévi contre elle : cependant, comme les troupes des Vénitiens marchaient sur Bibbiena, vous avez dû engager à Arezzo, pour la faire tenir tranquille, les troupes du duc de Milan et le comte Rinuccio avec sa compagnie » (nos italiques)⁴. Dans ce passage, le terme renvoie à la preuve que la conduite romaine était la bonne (fuir la *voie moyenne* ; choisir sans ambiguïté entre « couvrir de bienfaits » ou « anéantir », entre le « recours à la cruauté » et un « pardon libéralement accordé », selon les termes du texte de 1503). Mais simultanément, l'expérience fournit une série de données analysables, qui peuvent donner l'impulsion au jeu des interprétations et des prévisions. Ainsi, la reconstruction des événements de 1498, fondée sur l'indication théorique que la leçon romaine avait établie, n'aboutit pas à un magma d'événements sans ordre, mais à une série de faits susceptibles de connaître une interprétation clarificatrice. Il s'agit d'une observation des

1. Machiavel, *De la manière de traiter les populations du Val di Chiana révoltées*, *ibid.*, p. 382/35.

2. Cf. le passage suivant comme exemple de cette relation rigide entre le principe de l'*historia magistra vitae* et le devoir d'imiter les Romains : « donc, s'il est vrai que l'histoire est la maîtresse de nos actions, il n'était pas mauvais, pour ceux qui devaient punir et juger les territoires du Val di Chiana, qu'ils prennent leur exemple et imitent ceux qui ont été maîtres du monde », *ibid.*, p. 382/35.

3. Cf. J.J. Marchand, *Niccolò Machiavelli : i primi scritti politici (1499-1512) : nascita di un pensiero e di uno stile*, Padoue, Antenore, 1975, p. 119.

4. Machiavel, *De la manière de traiter les populations du Val di Chiana révoltées*, p. 382/36. Rinuccio, conte de Marciano, était un *condottiere* au service de Florence à cette époque.

phénomènes « lus » à travers des sortes de comparaison qui indiquent des tendances, des continuités, des logiques plausibles. C'est un ensemble d'opérations que Machiavel résume à travers le verbe « rassembler » [*raccozzare*], réunir, mais aussi soumettre à une comparaison croisée, à une enquête comparative et sélective. C'est une opération qui précède cependant une tentative de prévision : « ayant récapitulé ce que l'on vit alors, ce que l'on a vu ensuite et les conditions dans lesquelles vous les tenez, on peut juger avec certitude que, aussitôt que vous seriez attaqués (Dieu nous en garde), soit Arezzo se révolterait, soit le fait de la garder vous causerait de telles difficultés que ce serait une dépense insupportable pour notre cité »¹.

Tournons-nous maintenant brièvement vers la Dédicace du *Prince*. Une fois affirmé le caractère indissoluble de l'expérience et de la lecture, Machiavel poursuit : « et bien que j'estime cette œuvre indigne de paraître en votre présence, *tamen* je suis bien sûr que votre humanité vous la fera bien accueillir, après que vous aurez considéré que je ne peux faire de plus grand don que de vous donner la faculté de pouvoir, en un temps très bref, comprendre tout ce que, moi-même, en tant d'années et au prix de tant de désagréments et de périls, j'ai connu et compris »². La longueur de l'engagement (en tant d'années) et l'ampleur de la peine (au prix de tant de désagréments et de périls) constituent le contrepoint de la brièveté de l'abrégé d'un savoir qui a réduit l'amas multiforme et incontrôlable des phénomènes à ses lignes essentielles. Pareil au cartographe qui réduit une conformation complexe à l'échelle d'un regard, Machiavel a rédigé sa carte très particulière, dans laquelle les grands du passé et les protagonistes du présent se rencontrent. Il est intéressant de noter que la « lecture des choses antiques » est, dans ce second extrait, mise de côté. On relève la même chose dans la célèbre lettre à Vettori du 10 décembre 1513, dans laquelle il annonce la rédaction de l'opuscule. Dans le récit qu'il fait à son ami de sa malheureuse journée-type, il est vrai que c'est la rencontre nocturne avec les Anciens dans l'intimité de son bureau, une fois abandonnés les « vêtements quotidiens, couverts de boue et tout crottés » et revêtus « des habits dignes de la cour d'un roi ou d'un pape », qui constitue le point de départ de la réflexion dont l'opuscule est né (« j'ai pour ma part noté, dans leur conversation, ce dont j'ai fait mon miel et j'ai composé un opuscule *De principatibus*...»). Mais il est non moins vrai qu'une fois abordée la question bien plus périlleuse de la destination pratique de l'ouvrage (le faire lire ? le garder pour soi ? l'offrir ou non à Julien de Médicis)³, c'est la force de l'expérience qui donne toute sa valeur à la

1. Machiavel, *De la manière de traiter les populations du Val di Chiana révoltées*, p. 382/36.

2. Machiavel, *Le Prince*, dédicace, p. 6/109.

3. Julien de Médicis (1479-1516), fils de Laurent le Magnifique et duc de Nemours, était, à l'origine, le dédicataire du *Prince* (comme en témoigne la lettre à Vettori du 10 décembre 1513). Après la mort prématurée de Julien, Machiavel modifia le dédicataire de l'opuscule, l'adressant à Laurent le jeune (1492-1519), fils de Pierre de Médicis et petit-fils de Laurent le Magnifique.

peine : « quant à cette chose, si on la lisait, on verrait que pendant les quinze ans où j'ai fait mon apprentissage dans le métier de l'État, je n'ai ni dormi ni joué. *On devrait avoir à cœur de se servir de quelqu'un qui s'est enrichi d'une expérience acquise aux frais des autres* » (nos italiques)¹.

2. Typologies d'écriture

Nous avons signalé précédemment qu'un écrit aussi important que le discours *De la manière de traiter les populations du Val di Chiana révoltées* pour reconstruire l'origine de la « méthode » machiavélienne nous est parvenu mutilé. Le caractère fragmentaire du discours rend difficile de définir exactement sa structure et sa destination. Mais nous nous trouvons certainement face à un texte doté d'une fonction pratique et immédiate ; c'est probablement un discours écrit par Machiavel pour un personnage politique et destiné à être prononcé dans les conseils de citoyens ; dans ce texte, le recours à l'analyse historico-politique et les idées théoriques disséminées dans le texte constituent le fondement d'une proposition concrète d'action.

Nous nous trouverions donc, dans ce cas, face à un Machiavel engagé dans l'activité de *ghost writer*. On le retrouve dans la même posture pour un discours presque contemporain à celui-là, *Paroles à prononcer sur le projet de loi de finance avec une brève introduction et une justification*, rédigé par Machiavel en mars 1503². Il devait probablement être prononcé par le Gonfalonier à vie Piero Soderini lui-même lors d'une *Consulta*³, dans les semaines où ce dernier s'efforçait de convaincre les citoyens de la nécessité d'une imposition extraordinaire pour soutenir les finances florentines, alors en mauvais état. Il est impossible d'aborder un texte comme ces *Paroles à prononcer* sans considérer sa destination particulière, sa fonction pratique spécifique, et les conséquences qui en découlent pour l'écriture et les choix stylistiques et argumentatifs. Le début solennel (« toutes les villes qui à une époque quelconque ont été gouvernées par un prince absolu, par des optimates ou par le peuple etc. ») peut sembler être de pure forme, puisqu'il aboutit à la considération évidente que l'on doit gouverner avec « la force » et « la prudence ». Cependant, il doit être compris dans l'optique d'un style délibératif, affermi dans la tradition communale des *Consulte e Pratiche*, dans la perspective d'un réseau d'attentes, de passages, de tonalités stylistiques et de lieux communs au sein duquel Machiavel doit produire la force

1. Machiavel, *Lettre à Francesco Vettori*, 10 décembre 1513, p. 924/1240.

2. La datation peut être déduite avec certitude de l'indication « mars 1503. Contione » que Machiavel lui-même a inscrite sur le manuscrit autographe du discours (conservé à la Bibliothèque nationale de Florence, Carte machiavelli, I, 77).

3. C'est ce que J.J. Marchand suggère dans sa dernière édition des écrits politiques mineurs, *op. cit.*, pp. 444-445. Les *Consulte e Pratiche* étaient des réunions auxquelles étaient convoquées les personnalités les plus en vue de la cité afin de conseiller l'exécutif sur des questions difficiles de politique étrangère ou financière, ou sur des sujets de législations.

conative de son discours. S'explique ainsi le recours à une modulation stylistique qui renvoie volontiers à la *varietas*, afin d'accueillir des éléments dialogiques qui rendent présents les citoyens dans le texte (« je vous l'affirme : ne dites pas ensuite : on ne m'a rien dit ! Si vous répondez : pourquoi est-il besoin de forces ? Nous sommes sous la protection du Roi [Louis XII, roi de France] »)¹. De là aussi le plaisir d'une représentation de la réalité par des images, qui traduit un concept en une scène vivante, et que nous retrouvons dans les ouvrages majeurs. Ainsi, la nécessité de se doter de troupes est affirmée avec l'observation que « l'on ne peut toujours se fonder sur l'épée d'autrui » (autrement dit, se faire aider du Roi de France), et qu'il est bon « de l'avoir à son côté et de la ceindre lorsque l'ennemi est à distance »². Ce propos anticipe l'affirmation proverbiale du chapitre XIII du *Prince* : « les armes d'autrui, ou elles tombent par terre, ou elles te pèsent, ou elles te serrent »³.

Ces deux discours de 1503, en tant qu'ils sont des textes destinées à être prononcés par d'autres, révèlent les articulations complexes d'une écriture qui doit se mesurer à un réseau établi de termes, de concepts et de modalités argumentatives qui constituent l'arrière-plan concret et brûlant du scénario politique florentin au début du XVI^e siècle. Ce sont donc deux exemples extrêmes du point de vue de la pratique rhétorique et des conventions idéologiques. Ils n'introduisent pas moins à un problème de méthode essentiel pour qui s'intéresse à la question du rapport entre la pensée machiavélienne et l'expérience directe du monde de la politique du Secrétaire.

Machiavel fut nommé Secrétaire de la seconde chancellerie le 28 mai 1498. Entre cette date et son licenciement (le 7 novembre 1512, après le retour des Médicis dans la cité) s'écoulèrent 14 années de travail d'une très grande intensité et menées avec une immense passion. Ce travail est documenté par une masse impressionnante d'écrits d'archives qu'à différents titres, on peut rapporter à Machiavel⁴.

Les activités que Machiavel était conduit à développer pour son office étaient du reste multiples et très diversifiées (et cela était une réalité du travail de Chancellerie, au sein de laquelle l'attribution des fonctions et la division du travail et des responsabilités n'étaient guère rigides)⁵ ; en sus du grand nombre

1. Machiavel, *Paroles à prononcer sur le projet de loi de finance avec une brève introduction et une justification*, p. 378/30.

2. *Ibid.*, p. 379/31.

3. Machiavel, *Le Prince*, XIII, p. 31/145.

4. Un choix de documents d'archives dans lequel apparaît la plume de Machiavel se trouve dans O. Tommasini, *La Vita e gli scritti di Niccolò Machiavelli*, Rome, Turin, Ermanno Loescher, 1883-1911, vol. 1, pp. 671 *sqq.* Il Mulino, maison d'édition bolognaise, a publié récemment une précieuse reproduction anastatique de l'ouvrage de Tommasini (vol. I, 1994 ; vol. II, 1999).

5. À ce propos, cf. l'ouvrage classique de D. Marzi, *La Cancelleria della repubblica fiorentina*, Rocca di San Casciano, L. Cappelli, 1910 (éd. anastatique : Florence, Le Lettere, 1987), ainsi qu'aux parties consacrées à la Chancellerie dans l'ouvrage de G. Guidi, *Il Governo della città-repubblica di Firenze del primo Quattrocento*, Florence, Olschki, 1981.